

Donald Alarie, Emmanuel Bouchard, Patrice Lessard

Jean-François Crépeau

Numéro 145, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66043ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2012). Compte rendu de [Donald Alarie, Emmanuel Bouchard, Patrice Lessard]. *Lettres québécoises*, (145), 22–23.

☆☆☆ 1/2

DONALD ALARIE

J'attends ton appel

Montréal, XYZ, coll. « Romanichels », 2011, 134 p., 18 \$.

Éloge du vieillissement

« Au moins cette année, je ne vieillirai pas pour rien. On va me payer pour le faire... » J'emprunte ce mot d'ironie au dernier roman de Donald Alarie, *J'attends ton appel*. La trame du récit accompagne David Parent, écrivain et homme à tout faire. Il suffit de lire les premières pages du roman pour comprendre que le narrateur, qui dit aimer lire Jacques Poulin, parvient, comme ce dernier, à faire jouer à sa prose cette petite musique si particulière qui résonne partout dans les histoires du romancier de Québec.

David est solitaire, malgré la présence d'Annie et de Benoît, sa fille et son petit-fils, et de ses rares amis dont Thomas, qui est aussi le père de Benoît, et Antoine. Il y a aussi ses clients chez qui il effectue des travaux d'entretien domestique et avec lesquels il a des relations chaleureuses. Je pense ici à monsieur Cloutier, mais aussi à d'autres personnes vieillissantes qui ont autant besoin de ses mains pour repeindre une pièce ou réparer un tuyau qui fuit que pour meubler leur solitude.



Le prix de la solitude

Mais l'isolement convient aussi à David Parent, car il lui permet de s'adonner à sa passion, l'écriture. Le lien que Donald Alarie suggère entre l'art que pratique son narrateur et le travail manuel qu'il accomplit me semble fort juste, l'un et l'autre exigeant autant de savoir-faire que de gestes réfléchis. Dans ce sens, l'écrivain Parent se confond avec l'artisan qu'il est au quotidien.

Cependant, le personnage principal de *J'attends ton appel* arrive à un moment de son existence où la solitude est plus difficile à supporter, car elle le prive d'une tendresse de l'esprit autant que du corps, une tendresse qui exige d'être partagée. Or, un jour, son ami Antoine lui a présenté Yolande, celle qu'il nomme « sa visiteuse ». Rapidement, leur relation devient aussi intime que fugace, car Yolande n'est jamais que de passage dans la vie de David. Trois jours ici, une semaine là, mais jamais l'assurance d'un retour; honnête, elle a fait comprendre à son compagnon qu'il n'est pas le seul homme dans sa vie, car ses rencontres masculines constituent son gagne-pain.

Bien qu'il accepte cette relation partagée pendant plusieurs années, la rencontre avec Colette, une nouvelle cliente, va l'obliger à reconsidérer sa liaison avec Yolande.

Yolande ou Colette ?

Il y a chez ce David Parent une appréhension naïve de la nature humaine qui peut faire sourire, mais qui lui convient tout à fait car, comme il le dit à Colette, il est « une personne [...] douée pour la vie ». C'est d'ailleurs



DONALD ALARIE

pour cela qu'il hésitera à abandonner Yolande au profit d'une vie à deux avec Colette. Il en viendra pourtant à faire ce choix, en pensant au lendemain de l'homme vieillissant qu'il est devenu.

Je crois que le titre de ce roman de Donald Alarie, *J'attends ton appel*, non seulement exprime l'espoir que tout son récit sous-tend, mais illustre parfaitement la solitude qu'il suggère et qui guette son héros David Parent comme ceux qui réclament ses services, sinon comme lui-même. Ainsi, sans prêchi-prêcha, mais dans une tonalité évoquant la poésie, le romancier Ianaudois nous fait comprendre et partager le délaissement qui guette trop souvent les personnes vieillissantes, leur entourage étant trop occupé.

☆☆☆

EMMANUEL BOUCHARD

Depuis les cendres

Québec, Septentrion, coll. « Hamac », 2011, 172 p., 18,95 \$.

L'expérience du deuil

Je n'ai pas vraiment l'expérience du deuil. Ma mère est décédée le jour où on l'a mise en contention, mon père, le jour où il nous a appris son cancer. Entre cet instant et leur décès dura mon deuil. Cette douleur de l'être et celle qu'on appelle la résilience sont foncièrement humaines et je ne cherche pas les œuvres où il en est question.

J'ai donc hésité à lire *Depuis les cendres*, un roman d'Emmanuel Bouchard dont Hubert, le héros narrateur, veut se guérir l'âme de la mort de son père en quittant la ville de Québec pour s'éloigner du souvenir d'une agonie au cours de laquelle il n'a trouvé ni comment ni quand livrer ses sentiments à son parent. Il achète un billet d'avion pour Marseille cinq mois après le décès de son père. Croit-il que « loin des yeux, loin du cœur » il parviendra à faire plus rapidement son deuil ? Il arrive en France le 13 juillet et il ira célébrer la fête nationale sur l'île de Porquerolles, dans le Var sur la





EMMANUEL BOUCHARD

Méditerranée. De toute façon, il « avance pour voir du pays, peut-être aussi pour [s]e débarrasser de quelque chose ».

Voyage au bout de soi

Prochaine halte, Arles. Hubert s'y souvient des urnes tournées dans l'argile à la demande du père, une grande pour la mère et trois plus petites pour les enfants. Puis, direction Avignon, où il réalisera un rêve d'enfant, celui de vérifier si l'on chante et danse sur le pont de la comptine. « Une curiosité, ce vestige, un espoir déçu, un élan interrompu vers l'autre rive, un rêve avorté. La mémoire d'une chanson tout au plus... Apprendre à fabriquer l'absence en fuyant Québec, en cherchant vainement à m'étourdir. »

Poursuivant sa quête, Hubert arrive à Nîmes, avec ses arènes et sa Maison carrée. Alors que la solitude lui pèse, il rencontre Helena, une jeune Anglaise dont la vie de couple est en train d'exploser. Ils deviennent la bouée l'un de l'autre. Il lui communique son deuil, elle lui apprend sa « souffrance profonde, l'expression d'un désastre amoureux ». Helena fuit le tyran de son cœur, car Hubert a ouvert les portes de la geôle. À nouveau seul, le fil ténu d'une adresse de courriel le lie à l'Anglaise jusqu'à ce qu'ils se retrouvent.

Entre-temps, Hubert continue son deuil en se rappelant ce qu'auraient pu être les derniers jours de son père s'il avait entendu ses discrets appels : « Du temps. C'est tout ce qu'il m'avait demandé... » Et de conclure : « Mon père m'avait donné la vie ; je devais la lui rendre à ma manière, préparer ce qui me semblait être une forme de vengeance sur le vide et l'oubli. Faire revivre le passé, rentrer à la maison comme Ulysse en Ithaque. »

Partager sa solitude

Un courriel d'Helena ravive l'intimité que leur avait procurée le partage de leur solitude. Hubert va la retrouver « au sommet du puy de Dôme » et poursuivre à ses côtés le pèlerinage qui lui apportera la paix intérieure, espère-t-il. Entre-temps, le fantôme du père d'Hubert et l'amour vacillant vécu par Helena les séparent toujours.

Emmanuel Bouchard utilise une prose aux accents poétiques quelle que soit l'hésitation des personnages à se souvenir ou à profiter des lieux qu'ils arpentent. Phrases elliptiques ou longues et lentes rendent compte du réel et de l'imaginaire de ses héros. Le choix d'écrire un carnet de voyage est judicieux et convient à cette « road story » originale où

les kilomètres parcourus finiront par mener Hubert et Helena au bout de leur quête respective.

Lorsque Helena rentrera en Angleterre et Hubert, au Québec, ils se seront réconciliés avec eux-mêmes à défaut d'avoir trouvé la sérénité espérée. C'est d'ailleurs ce qu'évoquent les vers de Miron qui concluent le récit : « J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant / Il y a longtemps que je ne m'étais pas revu. »

Peut-être aurez-vous compris que mon hésitation initiale a été de courte durée et que le récit d'Emmanuel Bouchard mérite de s'y attarder.

1/2 ↻

PATRICE LESSARD

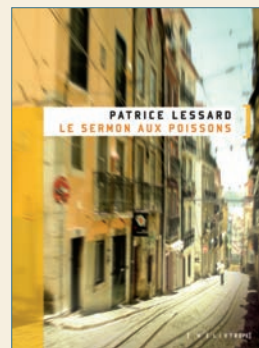
Le sermon aux poissons

Montréal, Hélotrope, 2011, 272 p., 22,95 \$.

Si les poissons savaient lire

J'ai enfin compris la métaphore qu'utilise la littérature pour expliquer les liens qui se tissent entre les divers éléments d'un récit, la trame de l'histoire, lorsque j'ai observé une artisane istanbuliote tissant un tapis selon un art et en suivant un motif millénaires. Depuis, j'arrive à mieux discerner chacun des fragments d'un texte narratif et à l'apprécier à sa juste valeur.

Mal m'en a pris de vouloir séparer le bon grain de l'ivraie du roman de Patrice Lessard, *Le sermon aux poissons*. La situation initiale est si mince que je n'ai pas compris les 269 pages qui ont suivi : Antoine, traducteur montréalais, passe ses vacances au Portugal depuis quelques années en compagnie de Clara, son amoureuse. Il a décidé qu'à la fin de ce séjour il ne retournerait pas à Montréal. Clara, qu'il n'avait pas consultée, voit les choses différemment et quitte Lisbonne sans promettre de revenir.



Babélisme

À partir de là, la vie d'Antoine et les péripéties qu'il traverse deviennent un véritable « sermon au poisson », un galimatias dans lequel s'enchevêtrent des personnages et leurs discours, des lieux et des temps empruntés au passé, parfois au présent, voire au futur.

J'ai eu beau dresser la liste des personnages qu'Antoine rencontre et les liens qu'il tisse entre eux, cela a été peine perdue, car il m'aurait fallu noter le jour, l'heure, l'année même de ces tête-à-tête pour parvenir à suivre le fil les ayant menés sur sa route, Antoine lui-même se jouant du lecteur en étant tantôt « je », tantôt « il », pas plus certain de son identité que la fiction dans laquelle il s'embourbe.

Au moment où je croyais avoir saisi le fil conducteur, c'est le jeu de cache-cache auquel la ponctuation utilisée par Patrice Lessard soumet le lecteur qui m'a fait perdre le sens du récit. Qui parle français, qui parle portugais, qui dit quoi, qui fait quoi, etc. Un capharnaüm, vous dis-je.

Je me suis tout de même rendu au bout de cette histoire abracadabrante, du moins à ce qui sert de point final, en restant incertain qu'Antoine ait enfin terminé la thérapie dont son histoire nous impose d'être les soignants.